



Stéphane Hazera - *Souffler*
Technique mixte sur papier - 29 x 21 cm
1975



STÉPHANE HAZERA - Le Souffle d'une Œuvre



STÉPHANE HAZERA

Le Souffle d'une Œuvre

Stéphane Hazera - *Courir / Peindre*
Technique mixte sur papier - 29 x 21 cm
1975 / 1997

STÉPHANE HAZERA

Le Souffle d'une Œuvre

« L'objet de la peinture est comme *peindre peindre...*
et inventer ce que nos yeux voient. »



Gestes Eaux - 1983 - Technique mixte sur bois - 121 x 145 cm

STÉPHANE HAZERA

... nait le 4 octobre 1950 à Dax. Il grandit à Castelnau, au cœur de la Chalosse. Son père est l'instituteur du village. Ses premières émotions esthétiques, selon son propre récit, lui viennent des affiches pédagogiques clouées au mur de la salle de classe de son enfance, des manuels de leçons de choses dont la lecture rythme son quotidien, et des illustrations du Petit Larousse. La mère de Stéphane est couturière. Elle reprise, rapièce et confectionne, à domicile, les vêtements des dames du pays. Pour elle, il fallait toujours que le vêtement « tombe juste ». Dans l'esprit de l'enfant, tout cela infuse.

Adolescent, en autodidacte, il s'initie comme il peut aux avant-gardes artistiques de la première moitié du 20ème siècle, il découvre leurs questionnements et leurs techniques. En 1968, il a 18 ans et détonne au lycée Borda de Dax par son look *hippie dark*. Le baccalauréat en poche, il s'inscrit dans une école d'art à Pau. Il y fait la connaissance d'Ellen, une jeune américaine venue séjourner, pour un semestre, dans le Béarn. Amour. Mais Ellen, bientôt, doit repartir. Elle débute dans l'enseignement, dans un lycée de San Francisco. Stéphane la suit en Californie. Là- bas, le couple se marie - fleurs dans les cheveux, symbole *peace & love* autour du cou. Stéphane s'inscrit au San Francisco Art Institute. En 1974, il en sort diplômé. Ellen est enceinte. Où l'enfant grandira-t-il ? Il faut choisir.

Ce sera la France. Plutôt que la Napa Valley, la Chalosse originelle : Castelnau, puis Gibret, puis Pouillon. Damien naît. Puis Yan. Puis Michaël. Dans chaque village, la famille habite une ferme sommairement rénovée, loin des bourgs. Le loyer est modeste et l'agencement pratique : l'ancienne grange, c'est l'atelier du peintre. Ellen s'occupe des garçons, cultive son potager, donne des cours d'anglais, développe sa propre pratique artistique. Stéphane enchaîne les jobs alimentaires: surveillant d'internat, photographe de course landaise, réalisateur de courts-métrages documentaires sur la vie et le patrimoine landais. Il peint autant qu'il le peut, mais ne vit pas de son art.

Comment subvenir aux besoins des siens sans se renier ? L'enseignement sera l'issue. En 1983, Stéphane obtient - haut la main - l'agrégation d'arts plastiques. La même année, rencontre décisive : il devient le conseiller de Jean-Jacques Lesgourgues au moment où celui-ci entreprend de constituer ce qui deviendra la Collection Quasar. Entre 1983 et 2000, Jean-Jacques et Stéphane sillonnent l'Aquitaine, la France entière même. Ils visitent ensemble les galeries d'art, les ateliers des artistes dont ils apprécient le travail, et ils choisissent ensemble les œuvres à acquérir. La complicité, l'estime mutuelle, l'amitié qu'ils noueront au cours de ces années demeureront indéfectibles.

Parallèlement, Stéphane, dans sa carrière d'enseignant, gravit les échelons. A Dax, d'abord : après avoir travaillé au Collège Saint-Vincent, il est nommé professeur au lycée Borda à l'occasion de l'ouverture de la section Arts Plastiques du baccalauréat. Des années durant, il donnera en classe de Terminale des cours de pratique artistique et d'histoire de l'art aux plasticiens en herbe de tout le sud des Landes. Il seconde par ailleurs l'Inspecteur d'Académie dans le cadre de la formation des enseignants stagiaires en Aquitaine. A la fin des années 1990, la boucle est bouclée : Stéphane devient lui-même membre du jury de l'agrégation d'arts plastiques.

Entretemps, la maison rêvée est sortie de terre à Pouillon : une maison d'artiste, de béton et de bois, aux faux airs de Case Study House. En haut d'un terrain en pente, aux abords d'une forêt mixte. A gauche, un grand champ. Un ruisseau coule en bas. *Landifornia*. L'atelier, vaste et haut, est au cœur de la demeure. Grand ouvert, visible de partout. La famille, jour après jour, assiste à la genèse des œuvres, au son de Coltrane, de Jarrett et de Philip Glass. Bonheur.

Et cercle vertueux : les oeuvres se vendent de mieux en mieux. Jean-Jacques est le plus fidèle des mécènes. D'autres, collectionneurs ou amateurs éclairés, prennent la route à travers les coteaux, et passent leur dimanche à la campagne, dans l'atelier du peintre, pour choisir in situ un tableau. Les expositions se succèdent : à Dax, à Mont-de-Marsan, à Bordeaux ; au musée des Beaux-Arts de Pau ; au Musée Bonnat de Bayonne ; à Montluçon ; à Aix-la-Chapelle ; à l'Université de Paris-Sorbonne...

Et puis, les enfants grandissent, et suivent leurs propres voies: philosophie, musique, psychanalyse. Ils quittent la Chalosse originelle. Stéphane et Ellen, sur le tard, la quitteront aussi. Car en 2004, Stéphane est nommé professeur de chaire supérieure en classe préparatoire littéraire au Lycée Montaigne de Bordeaux. Pour l'enseignant, c'est l'ultime consécration. Pour l'artiste, ce sera bientôt la fin d'une quête... à laquelle l'enseignant ne fut pas étranger.

Car sans qu'il l'ait anticipé ni totalement conscientisé, le métier de Stéphane, les cours à donner, les lectures que cela suppose, ont fait évoluer sa pratique artistique. Jusqu'à la fin des années 1980, les influences de la théorie psychanalytique, du surréalisme et du dadaïsme, de l'abstraction lyrique et de l'expressionnisme abstrait, du Black Mountain College et de l'art conceptuel sont, dans sa peinture, les plus manifestes. A partir des années 1990, les références aux impressionnistes, puis aux grands maîtres de la Renaissance et de la peinture classique deviennent, peu à peu, prépondérantes. Le *cut-and-paste* dadaïste, devenu essentiellement pictural, est mis au service d'une méditation métaphysique sur l'histoire et le pouvoir de la représentation. L'enjeu : rien moins que l'advenir de la peinture après la mort de l'art.

En 2007, Stéphane découvre qu'il est malade, sans le savoir, depuis des années. Mais la maladie dont il apprend trop tard l'existence ne fera que stimuler en lui la pulsion créatrice. De cette pulsion il ressent désormais, dans sa chair même, la puissance cathartique. Il y a bien quelque chose comme un miracle de l'art.

Stéphane Hazera s'est éteint le 22 décembre 2008, à 58 ans. Jamais il n'aura cessé de peindre, de s'interroger sur cet acte insolite, et de lui faire allégeance.

Jusqu'à son dernier souffle.

Damien HAZERA

Damien HAZERA, le fils aîné de Stéphane et Ellen, est agrégé de philosophie. Il enseigne depuis de nombreuses années en classes préparatoires au lycée Descartes de Rabat, au Maroc.





STÉPHANE HAZERA, UN LANDAIS

C'est une photo en noir et blanc prise dans les années quatre-vingt. Stéphane approche de la quarantaine. Il est assis sur des gradins inconfortables. Ce sont ceux des arènes d'un village « coursayre » un jour de course landaise. Peut-être s'agit-il des arènes de Pouillon, le village où il habite depuis plusieurs années, ou celles de Pomarez, « la Mecque de la course landaise », ou d'ailleurs. Il porte, vissé sur la tête, un béret aussi noir que la vache de course dont on distingue vaguement les contours sur le cliché.

Stéphane était attiré par la ville et ses lumières. Débarrassé de tout problème financier, il aurait volontiers migré à Bordeaux ou à Bayonne. Mais il était très attaché à cette riche et lourde terre de Chalosse, celle de son enfance, redécouverte dans les années soixante-dix à son retour de Californie. La Chalosse, il l'a arpentée dans tous les sens, nomade involontaire, installé d'abord à Castelnau, puis non loin, à Gibret, enfin à Pouillon, changeant de maison comme on change de chemise (six en une quinzaine d'années, si mes calculs sont bons).

Le manque d'argent se révèle un allié. Il contraint à vivre de peu, comme les agriculteurs des environs. Avec une façade qui s'effrite et laisse voir ses pierres, des volets de bois hors d'âge, un sol fait de tomettes fissurées, la petite ferme de Gibret ne paie pas de mine. Elle est perdue en pleine campagne, humide, l'isolation est sommaire, le confort rudimentaire. Mais une vaste grange abrite l'atelier du peintre.

A Gibret, on peut vivre presque en autonomie, à l'écart de la société marchande et de ses tentations. C'est la décroissance avant l'heure. Le jardin fournit les légumes et les fleurs. Les fruits viennent du verger, les œufs et le lait de la ferme voisine. Le pain maison lève près du poêle Godin. Pour laver les couches des enfants encore en bas âge, une lessiveuse manuelle fait l'affaire. Et s'il s'agit de bouger, la 2 CV est là.

Il faut malgré tout un peu d'argent. Alors Stéphane joue les « pions » dans un lycée proche tandis qu'Ellen s'essaie au rempaillage des chaises. Elle travaille à façon pour une entreprise locale. Le revers de la médaille ? En mauvais état, la maison exige des travaux que Stéphane n'a ni l'envie ni les moyens de confier à des artisans. En bon hippie - il porte les cheveux longs - bricoleur médiocre mais inconditionnel de la contre-culture, il fera tout lui-même, quitte à se faire aider par des amis. Même si c'est autant d'heures volées à la peinture.

L'autre versant, c'est la Chalosse. Stéphane s'est coulé dans ses traditions. Celle en particulier de la tuaille du cochon. Pendant des années, dans la cour de fermes baignant dans le brouillard hivernal, avec les paysans du coin, il a participé au cérémonial ancestral, confectionné le boudin et les saucisses, mis du pâté en boîte, et salé les jambons. Quelques tableaux marquants, ainsi qu'un symbole récurrent dans l'alphabet pictural de Stéphane, font écho à ce rituel.

Surtout, Stéphane aimait les courses landaises et avait appris à ses enfants, encore gamins, à « tourner » un écart face à une roue de vélo lancée à leur rencontre. Comment pouvait-on ne pas aimer les courses

landaises ? C'était la grande époque de Ramuntcho et Ramuntchito, deux frères gitans ombrageux, analphabètes l'un comme l'autre mais demi-dieux sur le sable des arènes. Pour les voir écarter au plus près, devant le museau dégoulinant de bave des coursières, les Landais étaient prêts à tout. Et Stéphane était partant lorsqu'il s'agissait de traverser le département et de s'aventurer dans le Gers pour assister, à Nogaro, à la compétition phare en fin de saison, le championnat de France.

De cette volupté à voir s'affronter un cornu bien armé et un écarteur gracile, Stéphane a tiré profit. Quelques-unes de ses œuvres de jeunesse reprennent le thème de la course landaise. Certaines privilégient le choc des couleurs qui sont autant de tâches lumineuses, sable ocre des arènes, noir ténébreux du bestiau, boléro soutaché d'or de l'écarteur ; d'autres mettent en scène le mouvement, la rapidité du geste. Peut-être sont-elles les héritières de la feinte fameuse d'Henri Meunier, captée par Cel le Gaucher à la fin des années 1920 dans les arènes d'Aire-sur-l'Adour. Je me souviens qu'un exemplaire de la gravure était accroché dans la maison de Gibret.

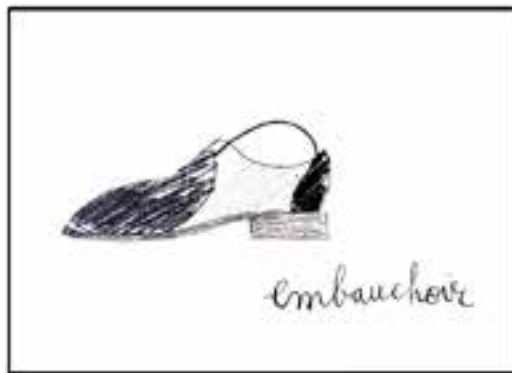
Au temps des vaches maigres, autant par goût que par nécessité, Stéphane, avec un ami photographe, avait réalisé un film documentaire sur la course landaise qu'il projetait pour quelques francs dans les cinémas de village. Un autre documentaire qu'il avait en tête devait porter sur la préhistoire dans les Landes. Admirateur de l'art pariétal, il voulait faire de la Dame à la capuche, découverte à Brassempouy, la figure centrale de son propos. Était également envisagé un documentaire sur l'agriculture biologique. Ces projets ne sont pas tous allés à leur terme et j'ignore si les films, même à l'état d'ébauche, existent encore quelque part. Peut-être gisent-ils dans un vieux carton du dernier atelier de Stéphane.

Un fil les relie tous : la Chalosse et les Landes. Son territoire.

Jean-Pierre TUQUOI

Jean-Pierre TUQUOI, comme Stéphane, est un enfant de la Chalosse. Journaliste et auteur, il vit entre les Landes et Paris. Il a travaillé pendant de nombreuses années pour le journal Le Monde.





« Mes premiers émois esthétiques sont venus du Petit Larousse illustré et sa semeuse, où les mots et les signes iconiques qui leur étaient associés dans une étrange résonance disaient : « *ceci est bien une pipe* » aucun doute, mais le redoublement entre l'image et le mot invitait, au contraire, à l'incertitude, à une sorte de suspension du sens. »





« Parmi les objets souvent représentés par la peinture, la chaise est sans doute le plus mystérieux. Sa figure anodine, banale par excellence, est peut-être l'exemple le plus significatif pour traiter de la forme comme quête du réel. »











RÉELLE PRÉSENCE

Parfois les hommes lèguent à leur épouse
une maison, des bijoux, de l'argent.
Toi, tu m'as laissé le corps d'une oeuvre,
des toiles, tes toi-les.

Elles ont gardé l'empreinte de ta main.
Elles ont absorbé ton souffle.
Et cela reste. Ce corps-là vit et respire.
Il en émane une réelle présence.

Tu es donc là, par la peinture,
chez nous, tous les jours.
Et cet été en ce couvent.

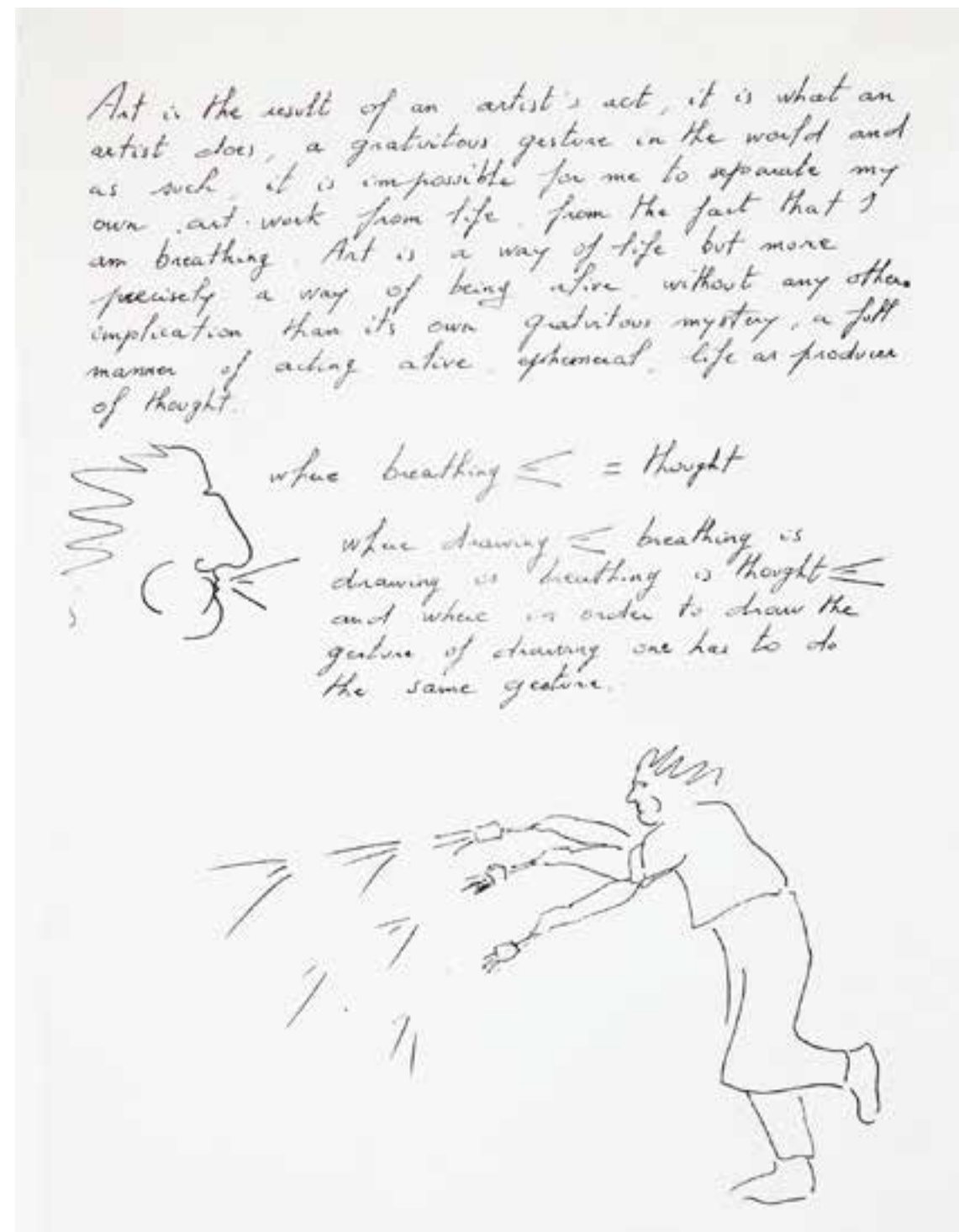
Bénie la femme du peintre.

Autoportraits / Portraits d'Ellen - 1985 - Encre sur papier - 65 x 50 cm (x9)

Hommage ci-contre : Ellen CARENBAUER-HAZERA
Ellen est artiste plasticienne. Elle vit et travaille à Bordeaux.



« Peindre, c'est comme un saut. »



Sans titre - 1982 - Crayon sur papier - 30 x 21 cm

Texte ci-contre : Damien HAZERA

SOUFFLER

Dans l'œuvre de Stéphane, les figures du souffleur, du coureur, de l'escrimeur, du peintre soufflant, courant, fendant l'air de son pinceau, sont des figures récurrentes. Il faut les approcher d'abord littéralement. Commencer par rappeler que la peinture est avant tout un faire artisanal, l'activité d'un homme travaillant de ses mains, et respirant au rythme que le labeur exige. Le modèle du peintre doit tenir la pose. Le peintre, quant à lui, doit tenir le geste. Le tenir de tout son corps, et le répéter. Cela suppose, trivialement, une endurance, une discipline, une constance dans l'effort. L'artiste, de ce point de vue, est comme le coureur de fond. Et comme l'escrimeur, qui tente, rate, retente, rate, et parfois touche juste.

Certes, le pinceau et l'épée n'ont pas la même visée. Mais l'artiste et l'athlète ont en commun une même manie, nommée « bigorexie ». Quand le souffle de l'art s'empare vraiment d'un homme, il ne le quitte plus. L'art n'a pas d'horaires, ne laisse pas de vacances. Le peintre vit peinture : il mange et boit peinture, dort et rêve peinture. Il peint comme il respire, et l'imminence de la mort elle-même ne peut avoir raison de la fureur de peindre.

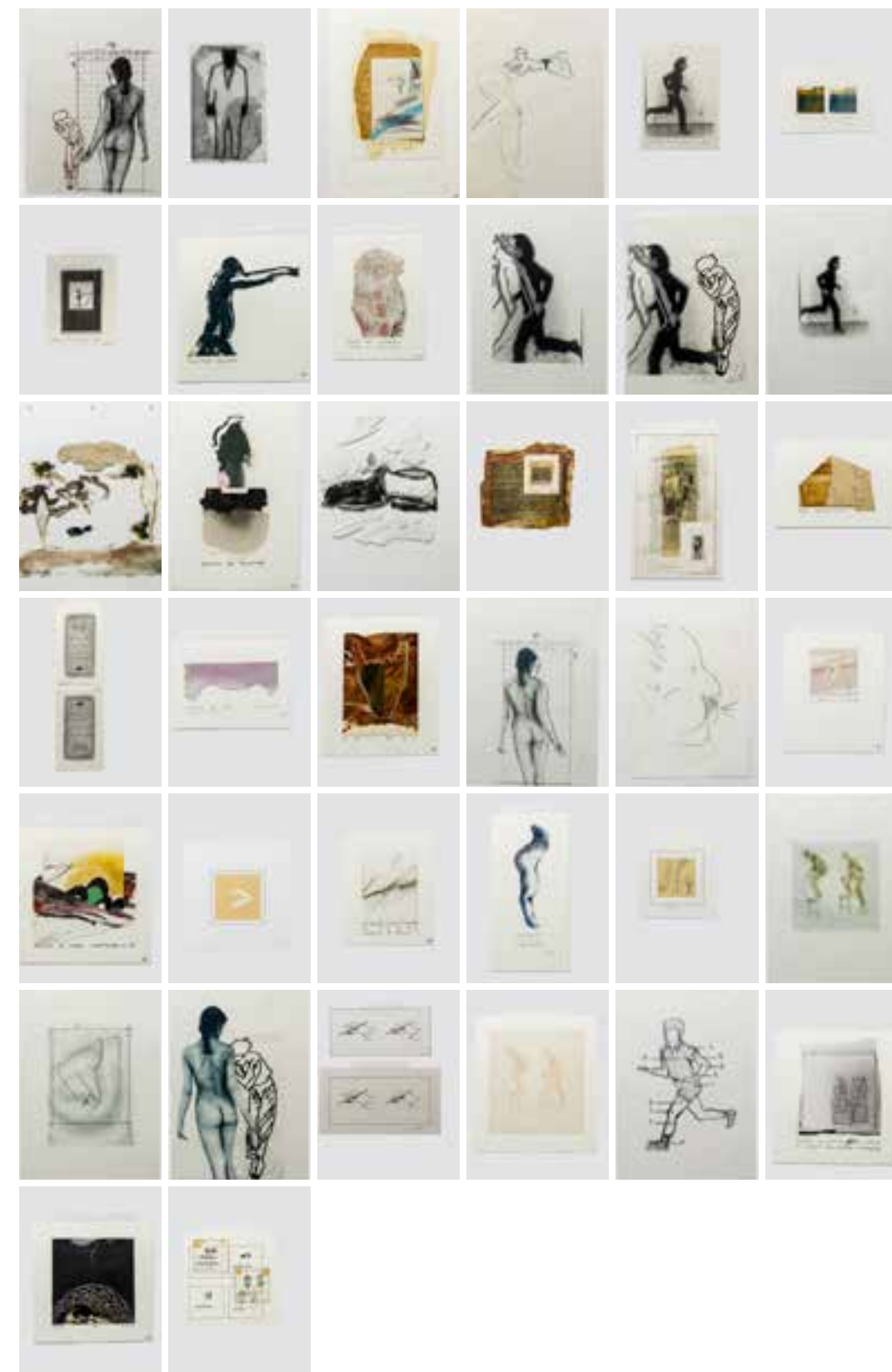
De là, la question de Dieu. L'artiste des temps anciens, réputé inspiré, partageant avec les divinités le même air raréfié, avait pour seul destin d'être leur porte-voix. Mais il était aussi pour elles un rival, susceptible à tout moment de verser dans l'hubris. Illusionniste, fabricant d'artifices et de vains simulacres, le peintre ne peut réellement donner vie aux formes qu'il engendre. D'où les propensions religieuses à l'iconoclasme. Les philosophes eux-mêmes y allèrent de leurs anathèmes : pour Platon, l'art des faux-semblants méritait bannissement.

La sécularisation des sociétés, de prime abord, ne pouvait qu'aggraver le soupçon d'imposture à l'endroit des artistes. En réalité, l'ambivalence originelle de l'art a été reconduite au sein de la modernité. Certes, si Dieu est mort, l'artiste ne saurait en être le messager. Mais par le même effet, il se retrouve seul véritable détenteur du Souffle Créateur.

Dans le sillage du romantisme noir, la psychanalyse a remis à jour la figure de l'artiste inspiré. Le désir qui le meut ne provient plus d'En-Haut. Il ne vient plus de Dieu, mais de la Libido. L'artiste est ainsi ramené du Ciel vers la Terre, mais il est demeuré prophète à sa manière : doué du pouvoir de sublimation, ventriloque des pulsions de vie et de mort, il reste un possédé, détenteur et gardien, à son propre insu, de savoirs ésotériques. Les mystères de l'Inconscient par lui sont révélés, sur un mode cryptique. Des mystères que seuls les initiés sont à même d'interpréter.

La sociologie a montré que le pouvoir de la griffe, de la signature, pouvait être analysé comme une survivance de la pensée magique, et son aura ramenée à un effet de prestige. Duchamp, en signant son urinoir d'un vulgaire pseudo, a importé dans l'art cette mauvaise conscience sociologique... tout en acquérant par son geste même une aura prophétique. Il a été le gourou de l'Anti-art en même temps que d'un nouveau mouvement artistique.

Le souffleur et ses avatars sont chez Stéphane le condensé de cette longue histoire. Le signe de – et le signe sur... – la duplicité de la peinture.





Objets Autonomes - 1989/1990 - Technique mixte sur papier
34 x 25 cm (x2) et 29 x 21 cm (x6)

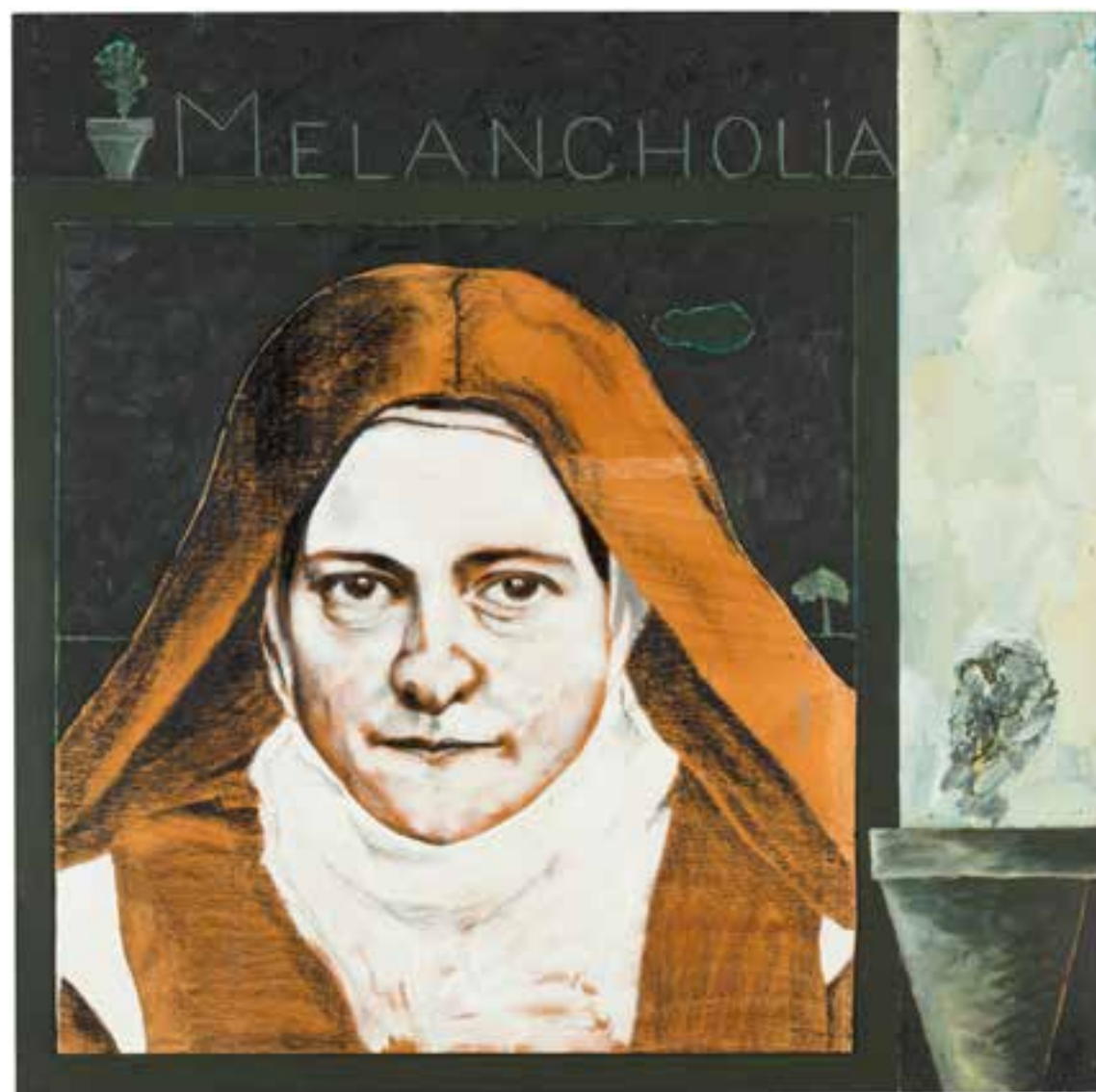


Porte verte dans montagne bleue - 1992 - Technique mixte sur toile - 163 x 130 cm



« Un nuage dans la peinture, là-bas, est un nuage. C'est le nuage, tous les nuages de la terre en un seul figuré. C'est aussi un nuage de peinture et la peinture du nuage. C'est un nuage, un nuage en peinture, c'est aussi seulement de la peinture. »





« Là-bas du là-bas, la peinture est ce qui est le plus proche de la vérité. La vérité c'est que le monde, ou la réalité, qui contiennent toutes les choses, l'homme, la nature et les objets, sont inconnaisables. La peinture est proche de la vérité en ce sens qu'elle donne forme au là-bas du monde qu'elle reconnaît comme inconnaisable. »





LA POINTE EXTRÊME DU VISIBLE

Ce qui frappe d'emblée dans la peinture de Stéphane Hazera, c'est le souci de composition. Souci parce que c'est d'abord une préoccupation constante, une sollicitation qui ne cesse de se répéter et donc de se prolonger dans une diversité de directions. La composition consiste ici à être au plus près d'un principe d'assemblage qui tend vers la mise à nu d'une démonstration mais en évitant toute emprise sclérosante et donc implique de se décentrer pour ouvrir d'autres points de vue, d'autres solutions, d'autres territoires. La méthode n'a rien d'autoritaire et se veut plutôt aventureuse. Elle a cette disponibilité qui laisse de la place aux idées les plus vives et leur accorde la possibilité de s'amplifier, de mûrir et de devenir des occasions à la fois d'interrogation et de persévérance. Elle repose sur une attention lucide portée sur les propriétés, les ressources et les imperfections de la figure, de la couleur et du geste, dans une effervescence de signes, de traces et d'échos.

Stéphane Hazera s'intéresse aux caractéristiques et aux exigences d'une peinture qui prend conscience de sa propre histoire à travers ses ruptures et ses relances. S'il convoque les programmes iconographiques de sa grande histoire, c'est pour les morceler, les fragmenter et s'opposer à l'unicité de la surface picturale. S'il s'engage dans une imbrication du mode pictural et de ceux appartenant à la photographie ou au cinéma, c'est pour élargir les possibilités de représentation et mobiliser le regard dans une quête permanente. D'où cette qualité de présence qui reste dans le questionnement en convoquant le modèle, le paysage et la nature morte mais aussi la multiplication des séquences et des techniques de cadrage, de décadrage et de recadrage.

La peinture passe par une nécessaire mise en scène de différents éléments qui se répondent, se contredisent, s'ignorent, mais qui toujours se dressent devant nous pour désigner une aire d'investigations où le champ de la vision se laisse surprendre par l'imprévisible. Elle est aussi un retour à une image enfouie, oubliée qui ne se révèle qu'après de nombreux détours, égarements et tâtonnements. C'est un espace traversé par l'incertitude des réminiscences et des réinterprétations. On n'y trouve ni réponses ni assurance. Ce que propose Stéphane Hazera, c'est une confrontation avec la pointe extrême du visible qui encourage fortement à faire preuve d'insistance et à ne négliger aucune occasion d'en accentuer la résonance.

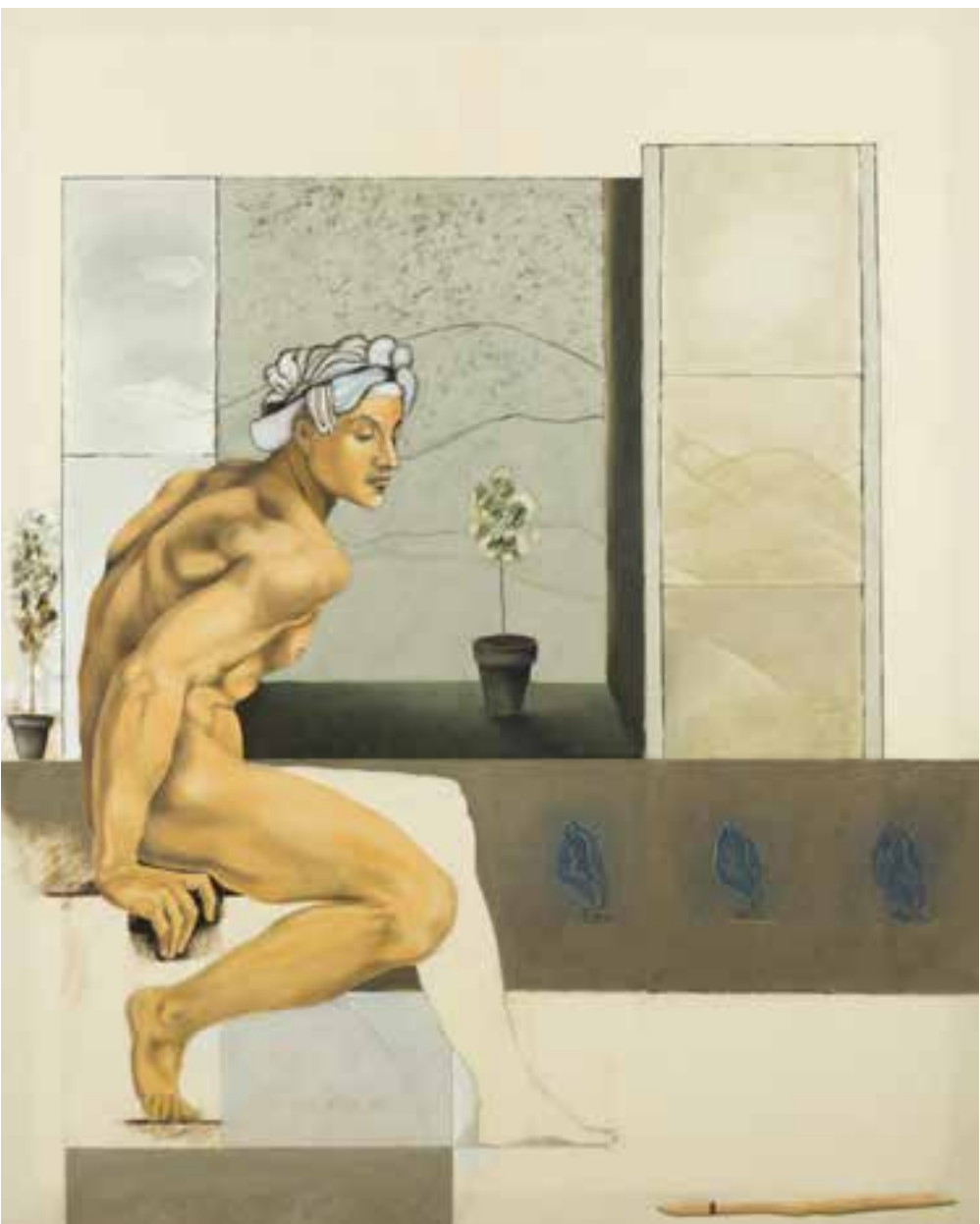
Didier ARNAUDET

Poète, critique d'art et commissaire d'exposition, Didier ARNAUDET vit et travaille à Bordeaux. Il collabore, depuis de nombreuses années, à la revue Art Press. Il a dirigé, en 2024, la Biennale d'art contemporain d'Anglet.





« Je tiens à renvoyer à l'histoire de la peinture, parce que peindre revient toujours à peindre la peinture, à l'étudier, à sonder son mystère, son miracle. »





« J'ai ainsi décidé de réunir trois sources. Une figure féminine, référence à la notion de beauté et de corps, la nature morte, et le paysage, trois éléments essentiels à mes yeux. »



REGARDS RE-CROISÉS

Cher Stéphane, lors de ton exposition de 2008, tu as souhaité que nous croisions nos regards. Ton amicale insistance ainsi que celle d'Ellen m'ont fait dire oui. Récidivons pour cette nouvelle exposition... dix-sept ans après.

Première rencontre avec ton travail dans ton atelier à Pouillon. Mutique pendant la visite, il me faut un temps de « décoction » pour formaliser mes impressions, mes sensations, mes sentiments. Nous nous sommes regardés avec Marie-Jo, étonnés, surpris, convaincus. Ellen et Stéphane nous proposent une tasse de thé. Mauvais début, me dis-je. Je déteste le thé. Nous avons échangé. Je t'ai dit : « *On peut voir dans tes créations, dans ton travail, une forme de rupture épistémologique.* » Tu m'as répondu : « *Cette idée me plaît.* » Dès lors, j'ai pu comprendre que nous pourrions nous comprendre.

Pourtant, homme secret qui ne dit beaucoup qu'à celui qui s'ouvre et se rend disponible à ton discours, tu ne m'as révélé que bien plus tard ta collaboration avec Jean-Jacques Lesgourgues. Cela m'a beaucoup intrigué.

- Comment vous êtes-vous rencontrés ?
- En 1983, peu de temps après ma participation à une exposition au musée Bonnat, quelqu'un m'appelle pour me dire qu'il avait vu une reproduction de mes toiles. Et... pouvait-il passer à l'atelier ?
- Et alors ?
- L'après-midi même, Jean-Jacques « débarquait ». Il voulait tout voir. Son regard était immédiatement gourmand.
- Tu pressentais bien qu'un événement était en préparation.
- Il me fallut plusieurs minutes pour réaliser ce qui m'arrivait. Il m'acheta ce jour-là une série d'une quinzaine ou d'une vingtaine de collages et techniques mixtes. Une tornade bienveillante était passée.
- Si je comprends bien, c'est après cette rencontre que vous avez collaboré ?
- Enfin presque. Il m'appela le lendemain d'une visite ensemble à Bordeaux, pour me proposer de le conseiller. Son intention était de constituer une collection d'art contemporain représentant les vingt dernières années du vingtième siècle.
- Choisir à deux, voilà en fait le défi. Deux fortes personnalités, une gageure ! Tu peux être urbain, sociable, indulgent (parfois), mais je t'ai vu déterminé, inflexible. Te souviens-tu d'avoir interdit à la police et à l'administration de pénétrer dans ta classe ? Ils voulaient fouiller illégalement tes élèves. Te souviens-tu de ta lettre à Nicolas Bourriaud en réponse à l'un de ses articles dans la revue Beaux-Arts ? Un humour au vitriol.
- Oui. J'étais à la fois flatté par la confiance que Jean-Jacques m'accordait alors que nous nous connaissions depuis peu, et assez inquiet.
- Je te comprends, car il ne s'agit pas de simples visites dans des galeries où le spectacle n'est pas toujours sur les murs mais parfois, souvent même, dans la salle. Je me souviens, place des Vosges, distrait, je regardais d'un œil vague une toile, une énième interprétation du carré de Malevitch. Le préposé au spectacle

s'approche d'un pas chuintant sur le parquet et me dit confidentiellement avec la componction idoine : « *Voyez-vous cette force étrange et viscérale ?* ». Dodelinant de la tête d'un air entendu, je pensais : « *Cher Monsieur, en parlant de viscéral vous voulez dire que c'est de la merde ?* ». Je me suis amusé, extérieur à la situation. Vous, vous deviez être la situation. Vous deviez donc franchir deux obstacles, peut-être avec le sourire, mais deux obstacles tout de même. Outre la situation que j'évoquais, il fallait établir, que vous le vouliez ou non, un référent historique au temps T pour l'art actuel. Rien que ça ! Il fallait se mettre à nu. Choisir une toile, c'est se dévoiler. La toile vous trahit, vous démasque.

- Certes, je ne voyais pas encore comment je pourrais fonctionner. Mais je décidai très vite que l'aventure était séduisante, Jean-Jacques ayant le don de vous motiver et de vous emporter dans ses projets avec enthousiasme. Un accord tacite s'établit d'ailleurs très rapidement : il n'achèterait jamais rien sans mon avis ou mon accord.
- En définitive, ton implication dans la collection a eu deux conséquences : participer à l'établissement théorique d'invariants dans une dynamique de l'histoire de l'art, et féconder ton propre travail d'artiste au contact de tes rencontres. Et ce, grâce à ta forme de pensée divergente, couplée à une puissante faculté de synthèse. Cela m'a toujours impressionné.
- Si mon travail de peintre a quelque sens c'est essentiellement dans la collection qu'il se trouve parce que tous les aspects de mon évolution d'artiste y sont représentés.
- Au final, que te reste-t-il de ces années ?
- Au final, que me reste-t-il de ces années ? L'histoire d'une amitié. Au-delà de nos rapports professionnels dans le cadre de la collection, c'est une amitié qui s'est construite entre Jean-Jacques et moi, fondée sur une honnêteté, une loyauté et une fidélité sans faille. Son soutien m'a toujours été précieux. J'éprouve également le sentiment d'avoir participé à l'élaboration d'une collection cohérente, généreuse et incomparable dans toutes ses dimensions - artistique, intellectuelle et humaine. Pour tout cela, et pour sa confiance, ma reconnaissance pour Jean-Jacques est sans borne.

- Quoiqu'il en soit, tu as aussi poursuivi une trajectoire d'artiste singulier, même si la collection a participé à l'évolution de ton art. Tu peins.
- Je m'y suis efforcé. Car peindre ce n'est pas savoir la peinture, c'est construire la possibilité de son apparition sur et à partir de son absence même.
- Certainement. Aussi ai-je eu le privilège d'assister à la genèse de l'un de ces surgissements. Assis sur un tabouret, en recul, je regardais. Sur la toile posée contre le mur à même le sol, tu appliquais l'apprêt au dos. Etrange, me suis-je dit.
- Oui, je l'enduis au dos, en son envers. Je la laisse brute, aussi parce qu'elle produira au contact de la peinture des résultats veloutés, comme une étoffe près du corps. A l'endroit, le blanc se fait transparence et ne va pas jusqu'aux bords, empêché par le châssis-squelette.
- Squelette ! Tu n'as pas choisi le mot au hasard. Ta toile est un être vivant. Dès ta fusion avec elle, d'un geste à la fois fort et cependant complice, vous dialoguez seuls. Moi, satellite lointain, j'avais disparu de l'orbite.
- Mon acte et mes gestes sont de l'ordre de la caresse, douce et vigoureuse, produisant un bruit de frottement charnel.
- C'est alors un double jeu...
- Oui, la peinture comme double jeu, comme lieu des sens et de la pensée, comme « érotique » de la pensée picturale. J'ai besoin de la séduction première et renouvelée contenue dans le rapport physique avec la toile.

- Mais cette union avec la toile, tu la prépares.
- Je sais mon « sujet », oui. Il est à la fois tombé d'ailleurs, ou de mon regard aux aguets d'une posture, inspiré par une chose vue, une nature, une rencontre, très souvent une peinture ou un geste chorégraphique, un objet, un paysage. Il vient aussi de mon répertoire formel, de mon dictionnaire des formes.
- Certes, mais ton sujet, tes sujets, dissimulés dans le dédale de tes trajectoires, viennent de plus loin encore, me semble-t-il ?
- Oui. Le sujet vient et revient de loin, de la caverne et de la grotte primaire en traversant les strates chaotiques de l'Histoire mélangées à celle de mon histoire, non moins chaotique, de peintre.
- En dépit de la complexité et de la variété de tes créations, on perçoit une unité fondamentale.
- Je cherche en premier lieu des atmosphères colorées, que j'espère profondes.
- Ces atmosphères profondes sont nourries d'une palette riche, surprenante, non convenue...
- Je me suis rendu compte, en effet, que pour me satisfaire j'éliminais l'utilisation de couleurs pures. J'éprouve toujours un dégoût pour les couleurs sortant du tube.
- Pourtant, de-ci de-là, une tache brutale...
- Oui, lorsque je cherche à signaler d'un clin d'œil ironique quelque stéréotype chromatique.
- Stéphane, il faut te suivre pas à pas. Ton rapport à la couleur est vraiment très subtil.
- La contemplation d'un cobalt en poudre dans son petit flacon ou parfois un monochrome me ravit, parce qu'en cet état la couleur est en soi, autonome, autosuffisante, conduisant à la symbolique sans autre détour. La couleur est mise au service de l'idée.
- Tu me dis, si je comprends bien, que tu es un artisan, aussi.
- C'est vrai. Je mélange en permanence, au préalable ou directement sur la toile. Je mixe et malaxe la pâte comme un boulanger pétrit son pain.
- Et ton travail est architectonique. Une architectonique.
- C'est une construction, mi-intuitive, mi-nourrie du passé; ou mi-improvisée au sens musical, jazzy de préférence, et mi-rationnelle.
- Enfin, quel regard portes-tu sur tes créations ? Question idiote : faut-il le regard d'un autre et/ou ton regard ?
- « C'est beau », m'a dit un jour un regard d'enfant. Merci !
- J'ai une réponse concernant ta peinture, mais quelle question doit-on se poser à propos de la peinture ?
- A la question de la peinture répond une provenance : du verbe Peindre. Ce serait dire qu'à l'origine, il y a le verbe comme Logos et comme acte.
- Il y a le Verbe, et le Verbe est Dieu, n'est-ce pas ? La peinture est donc transcendance ? Donc ça serait dire...
- ... Ca serait dire que la peinture est à la fois représentation du réel et objet en quête de ce réel qu'elle dépeint en l'éclairant de son élan...
- ... Et de sa foi. Veux-tu dire que l'art transgresse le réel pour mieux l'appréhender, le représenter, le faire saisir ?
- Le réel... Gorgias, sophiste grec, considère que si l'être est, il ne peut être qu'infini. Étant infini, il est nulle part. Et s'il est nulle part, il n'est pas.
- Donc le réel est et n'est pas. Tu rejoins Schrödinger, « Hénaurme » physicien qui considérerait que son chat pouvait, dans son idée d'expérience, être vivant et mort à la fois, illustrant ainsi la théorie quantique dans laquelle une particule peut se trouver dans deux états opposés : particule excitée et non excitée. On comprend donc la complexité de ta peinture. Elle s'appuie sur une théorisation extrêmement structurée. Peux-tu nous éclairer ?
- Je considère qu'une œuvre d'art est le résultat d'un « faire » particulier, c'est-à-dire d'un acte mû par une

intention esthétique visant une représentation qui sera donnée à voir comme interprétation originale, formelle et conceptuelle, du réel. Le réel comprenant la réalité physique mais aussi la réalité psychique, la réalité des idées et la réalité historique.

- Dois-je comprendre que l'art est antérieur à la création, à l'œuvre ?
- L'art précède l'œuvre qui le contiendra et il est également de l'ordre de la genèse, de la gestation active, du faire, et du mouvement qui anime l'acte de l'artiste.
- L'art est origine, donc...
- C'est un « étant donné ». Il ne peut se définir en dehors du champ de l'art.
- Quid de sa définition ?
- L'art relève de l'auto-définition et de l'auto-interrogation, et les qualificatifs qui lui sont attribués de l'extérieur ou qui tendraient à lui donner d'autres fins sont caducs.
- En contretypage, comment le qualifierais-tu ?
- L'art n'est ni beau, ni laid, ni spontané, ni décoratif, etc. Il est tout à la fois et rien de cela.
- Retour à Gorgias. Mais que tu le veuilles ou non, quand tu crées, tu communique par des signes.
- L'art n'est pas un simple système de communication susceptible de transmettre des informations.
- Avocat du diable, je pourrais analyser une œuvre, une de tes toiles, à la lumière de la théorie de la communication : un signe, un bit, une information.
- D'un point de vue strictement pratique, l'artiste, à l'aide de certains outils, manipule les matières et des matériaux qui, une fois façonnés, constituent des figures disposées dans ou sur un support pour former un objet porteur de SENS et de SENSATIONS : L'OEUVRE.
- Je comprends bien qu'il ne s'agit pas de produire une certaine quantité de bits informatifs, mais d'ouvrir par l'espace et la complexité que l'artiste crée, que tu crées, une échappée vers des cheminements, des évasions. Tu rends le regardeur créateur à son tour, tu sollicites son imaginaire. C'est cela, peindre.
- Peindre, c'est comme voir après peindre, c'est désigner le monde en l'inventant, en le faisant apparaître au regard. C'est advenir au monde, mais sans que rien ne se trouve définitivement arrêté en ce mouvement, ni la figure ni soi. C'est attendre que ça s'envole, que ça se pose aussi.

Jacques LALANNE

Jacques LALANNE est docteur d'Etat en lettres et sciences humaines (épistémologie). Stéphane et lui furent longtemps collègues au lycée Borda de Dax. Leur correspondance sur l'art a été publiée dans un ouvrage intitulé « Regards Croisés. »

Les propos de Stéphane HAZERA sont extraits de trois ouvrages : Du verbe peindre (1997); Regards Croisés (2008); La collection Jean-Jacques Lesgourgues (2011)





LETTRE AU SILENCE HABITÉ

Il est des lieux où le silence semble plus dense, presque palpable. Le cloître des Jacobins, à Saint-Sever, est de ceux-là. On y marche à pas retenus, comme si les murs eux-mêmes portaient la mémoire de ceux qui, avant nous, ont traversé ce jardin de pierre et de lumière. Il n'est pas anodin que ce lieu accueille l'exposition «*STÉPHANE HAZERA, Le Souffle d'une Œuvre.*» Car c'est bien de cela qu'il s'agit : un souffle, discret, intérieur, mais profond.

J'ai découvert dans cette église, érigée dès le XIII^{ème} siècle, ruinée par les guerres de Religion mais relevée au XVII^e siècle, un peintre que je n'ai pas eu la chance de connaître. Et pourtant, à mesure que j'avancais parmi ses toiles, ses encres, ses vidéos, j'ai eu le sentiment qu'il me parlait. Pas à travers des mots, mais par une langue plus ancienne, plus nue : celle de la lumière, du geste, de la trace. Stéphane Hazera n'a pas seulement créé des œuvres - il a écrit une grammaire nouvelle, la sienne, une syntaxe silencieuse de la présence au monde.

Ce qui m'a frappé d'emblée, au-delà de la beauté plastique de ses pièces, c'est l'humilité qui s'en dégage. Rien n'y crie, rien ne s'impose. Chaque forme semble avoir été composée avec une infinie précaution, comme si peindre relevait pour lui d'un dialogue intime avec le visible (l'invisible ?). Il a peint comme d'autres, avant lui, ont prié : en retrait, avec lenteur, avec respect.

Stéphane Hazera nous parle de mémoire, du territoire qu'il n'a quasiment jamais cessé d'habiter - la Chalosse - et surtout de ce qui échappe. Il ne s'agit pas d'expliquer, ni même de comprendre. Il s'agit de sentir, de respirer avec lui. J'oserais dire, dans cette église désacralisée depuis la Révolution, de communier ! Son œuvre m'a rappelé que l'art peut être une forme de silence habité, un espace où l'on apprend à regarder autrement, à écouter ce que les mots ne disent pas.

Je dois cette rencontre à Ellen, son épouse, à qui je tiens ici à exprimer toute ma gratitude. Par ses mots, ses souvenirs, ses silences aussi, elle m'a guidé dans l'univers de Stéphane. Elle m'a ouvert, à travers les écrits de son mari, une porte vers une œuvre rare.

Je tiens aussi à remercier Emmanuel Lesgourgues, qui m'a permis cette rencontre posthume avec un peintre habité par le beau, un peintre discret mais essentiel, dont l'œuvre continue de nous parler - tout bas, mais avec force.

Merci enfin au fonds de dotation « Quasar-donation Lesgourgues », et plus particulièrement à Jean-Jacques et Anne-Marie Lesgourgues, pour cette exposition, ce partage.

Avec reconnaissance,

Arnaud FABRE
Adjoint au maire de Saint-Sever
Délégué à la Culture et au Patrimoine





HISTOIRE D'UNE BELLE COMPLICITÉ

C'était au début des années 80.

Au moment de la décision de constituer une collection d'art contemporain s'est rapidement posée celle du choix d'un conseiller. Nous étions conscients de la nécessité d'être assistés, évaluant non seulement les enjeux d'un tel engagement mais encore l'insuffisance de nos connaissances personnelles relatives à ce moment toujours en cours de l'histoire de l'Art.

Une exposition collective, « *Trois jeunes artistes* », au Carré du musée Bonnat de Bayonne, nous permit d'identifier et d'approcher l'un d'entre eux. Stéphane Hazera. Une visite d'atelier nous donna l'occasion d'une rencontre fructueuse : un peintre, praticien, agrégé d'arts plastiques; ouvert, communicatif, disponible et proche, puisque vivant et travaillant en Chalosse. Après plusieurs rencontres, déplacements, visites partagées de Centres d'Art et de galeries, nous avons constaté que nous partagions une vision, des convictions et des valeurs en commun.

En effet, si la culture générale, les connaissances théoriques et pratiques sont les qualités nécessaires d'un conseiller, elles ne nous apparaissaient pas comme suffisantes. S'assurer qu'il portait les mêmes valeurs d'intégrité, de loyauté, de franchise était impératif - et délicat. Stéphane nous en apporta très rapidement les signes manifestes. Et nos trente années de relations si étroites et confiantes ont confirmé notre choix : il fut exemplaire de droiture, à la hauteur de nos attentes morales.

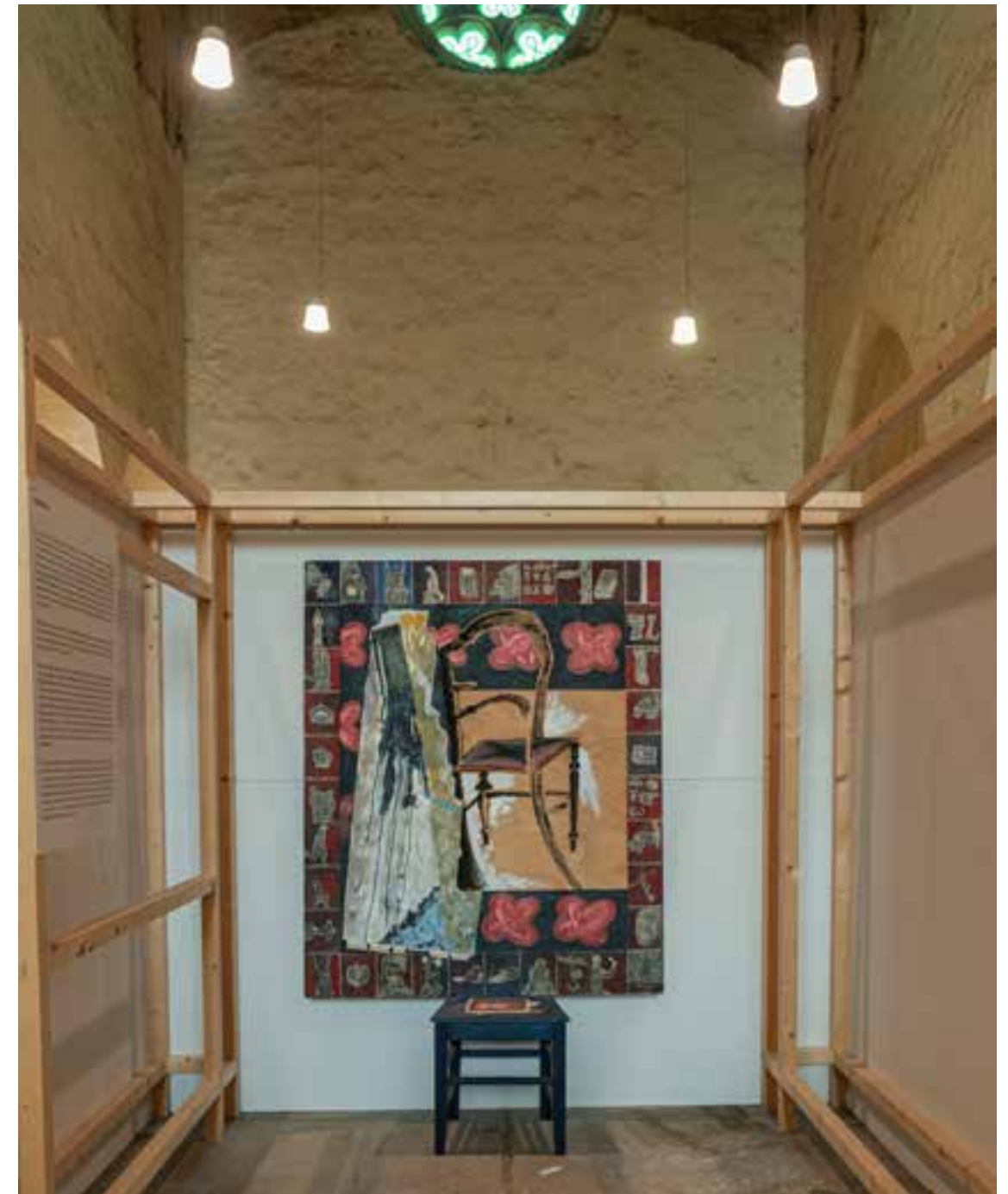
Ainsi, unis par une grande complicité, nous avons tous trois mené cette belle aventure. Le goût de la possession et la recherche des rapports d'intimité avec la création artistique d'un couple de collectionneurs ont conduit à la réalisation humaine d'un projet commun et ambitieux, liant indéfectiblement les amateurs devenus mécènes, les quatre-vingt-douze artistes de leur collection et leur conseiller éclairé.

Ce conseiller fut le garant de la qualité des choix, de la cohérence, de l'unicité, de la singularité et de l'ADN de notre collection. Nous nous sentons privilégiés d'avoir pu apprécier, durant toutes ces années, au cours de nos nombreux voyages en commun, visites d'ateliers, réalisations d'expositions, au cours aussi de nos longues conversations et échanges, le talent qu'avait Stéphane pour transmettre et partager ses connaissances.

Nous avons par là pu toucher, au plus près, le paradigme de l'art et de la création contemporaine.

Nous sommes heureux, à l'occasion de cette exposition « *STÉPHANE HAZERA, Le Souffle d'une Œuvre* », dans l'église du couvent des Jacobins de Saint-Sever, d'apporter notre témoignage de gratitude, de reconnaissance et de fidélité à celui qui a été, pour nous, plus qu'un guide: un ami précieux.

Jean-Jacques et Anne-Marie LESGOURGUES
Co-Présidents de « *Quasar - donation Lesgourgues* »



« Car la peinture est aussi une affaire d'entrevoir, d'entre les voirs nulle part.
On accroche là des petits pans de ciel, on saisit des bribes du monde. »



Le présent ouvrage a été réalisé à l’occasion de l’exposition rétrospective
« *STÉPHANE HAZERA, Le Souffle d’une Œuvre* », qui s’est tenue à Saint-Sever (Landes),
dans l’église du couvent des Jacobins, en juillet 2025.

Sa publication a été rendue possible par la volonté et les efforts conjoints
d’Ellen Carenbauer-Hazera et de Jean-Jacques et Anne-Marie Lesgourgues.

Les œuvres reproduites dans l’ouvrage sont issues de la collection
Famille Hazera et de la collection Quasar – Donation Lesgourgues.

Direction artistique : Ellen Carenbauer-Hazera
Crédits photographiques : Nicolas Bouriette / Correction des textes : Catherine Borde

Ellen, Jean-Jacques et Anne-Marie adressent leurs plus sincères remerciements
aux auteurs des textes figurant dans l’ouvrage : Didier Arnaudet, Arnaud Fabre,
Damien Hazera, Jacques Lalanne, Jean-Jacques Lesgourgues, Jean-Pierre Tuquoi.

À la municipalité de Saint-Sever pour la mise à disposition de l’église du couvent des Jacobins
et son implication dans l’organisation de l’exposition « *STÉPHANE HAZERA, Le Souffle d’une Œuvre* ».

Et *last but not least*, à Emmanuel Lesgourgues, commissaire de cette exposition.

Les citations figurant sous les œuvres ou en vis-à-vis sont tirées de l’ouvrage de
Stéphane Hazera intitulé *Du verbe peindre* (Éditions Lavielle - 1997)

Droits réservés :
Collection Famille Hazera / Fonds de dotation Quasar – donation Lesgourgues
Nicolas Bouriette pour les visuels

Cet ouvrage a été achevé d’être imprimé en juillet 2025 par Copytel Mont-de-Marsan.
ISBN : 9791041573349

